

mideer®

Douze contes de fées

Pour un bon dodo



Sommaire

1. Cendrillon
2. Poucette
3. Pinocchio
4. Le Prince heureux
5. Le garçon qui criait au loup
6. Le petit bonhomme en pain d'épice
7. Le navet géant
8. Voyage dans l'espace
9. Les trois petits cochons
10. Le chat et le renard (fable)
11. Le Petit Chaperon rouge
12. Le vilain petit canard



Cendrillon

Il était une fois une jeune fille nommée Cendrillon, qui vivait dans une petite maison à la lisière du village. Sa mère était morte alors qu'elle n'était encore qu'une enfant, et quelque temps plus tard, son père s'était remarié. Sa nouvelle épouse avait amené avec elle deux filles, tout aussi fières et autoritaires qu'elle. Alors que les filles portaient de la dentelle et des bijoux et avaient tout ce qu'elles désiraient, Cendrillon n'avait que de vieux vêtements et marchait pieds nus. Elle devait son nom aux cendres qu'elle balayait chaque jour dans la cheminée. Son visage était souvent maculé de suie. Sa belle-mère la traitait durement. Chaque matin, elle réveillait Cendrillon avant l'aube et l'envoyait chercher de l'eau, ramasser du bois, récurer les sols, laver le linge et préparer les repas. Tandis que les autres se reposaient ou se préparaient pour un bal, Cendrillon travaillait du matin au soir. Un jour, la nouvelle arriva que le prince organisait un bal pour choisir une épouse. Tout le royaume s'y prépara avec enthousiasme. Les demi-sœurs étaient ravies : elles choisissaient leurs robes, essayaient des perruques, se maquillaient les lèvres et s'entraînaient à sourire. « Tu n'iras pas au bal », se moquèrent-elles de Cendrillon. « Qui te regarderait dans ces haillons ? » Et elles la laissèrent à la maison avec une pile de corvées encore plus grande. Cendrillon s'assit sur un tabouret dans la cuisine et essuya ses larmes. À ce moment-là, une gentille fée apparut dans une douce lueur. « Ne pleure pas, ma chérie », dit-elle gentiment. « Tu mérites toi aussi d'aller au bal. » D'un coup de baguette, les vêtements de Cendrillon se transformèrent en une robe rose ornée de perles. À ses pieds apparurent des souliers de verre, et une vieille citrouille devint un carrosse doré tiré par quatre chevaux blancs. Les souris se transformèrent en cochers en tenue de cérémonie. « Mais souviens-toi », dit la fée, « à minuit, la magie prendra fin. Sois de retour avant que l'horloge ne sonne les douze coups. » Cendrillon acquiesça, et le carrosse l'emmena au château. Au bal, toutes les jeunes femmes tentaient d'attirer l'attention du prince. Mais lorsque Cendrillon fit son entrée, tout le monde se tut. Elle était si belle que même les princesses détournaient le regard, prises de jalousie. Le prince l'invita immédiatement à danser. Ils dansèrent toute la soirée. Cendrillon était si heureuse qu'elle en oublia le temps. Lorsque l'horloge sonna minuit, elle s'enfuit. En courant, elle perdit l'une de ses pantoufles de verre. Le prince la ramassa et se promit de retrouver la jeune fille à qui elle appartenait. Le lendemain, il parcourut le royaume. Les demi-sœurs essayèrent d'enfiler la pantoufle, mais en vain. Puis il entendit une voix douce : « Puis-je essayer ? » et vit Cendrillon. Il la reconnut aussitôt. La pantoufle lui allait parfaitement. Cendrillon sortit l'autre. Tout le monde comprit qu'elle était la mystérieuse jeune fille du bal. Le prince lui demanda sa main. Un mariage fut célébré, et Cendrillon devint une princesse bien-aimée. Et s'ils ne sont pas encore morts, ils vivent toujours heureux.





Poucette

Il était une fois une femme qui désirait plus que tout au monde avoir un enfant. Chaque jour, elle priait et espérait que son rêve se réaliserait un jour. Elle avait un grand cœur, prenait soin des fleurs de son jardin et imaginait souvent ce que ce serait de tenir son propre bébé dans ses bras. Mais le temps passait, et son vœu restait sans réponse.



Un jour, elle rassembla son courage et alla voir une vieille sorcière qui vivait dans une petite maison au bord de la forêt. Elle lui parla de son rêve, et la sorcière lui donna une minuscule graine magique. « Plante-la dans un pot de fleurs et prends-en soin avec amour », lui dit-elle. « Et attends patiemment. » La femme rentra chez elle et planta la



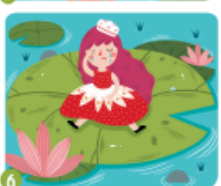
graine dans un sol meuble. Chaque jour, elle l'arrosait, lui chantait des chansons et regardait une tige verte pousser lentement hors de la terre. Et un matin, juste au moment où le soleil se levait, une magnifique fleur s'épanouit. Lorsque ses pétales délicats s'ouvrirent, la femme vit quelque chose d'incroyable à l'intérieur : une minuscule petite fille, aussi ravissante et fragile que la fleur elle-même. Elle était à



peine de la taille d'un pouce, avec des cheveux dorés, des joues comme des boutons de fleurs et une robe faite de pétales. La femme était émerveillée et folle de joie. « Tu seras ma Poucette », murmura-t-elle tendrement. À partir de ce jour-là, elle prit soin d'elle comme d'un trésor. Poucette passait ses journées à jouer : elle naviguait dans un bol d'eau sur un bateau en pétale, chantait de douces chansons et souriait au soleil. La



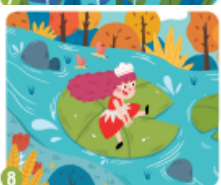
nuit, elle dormait dans un berceau fait d'une coquille de noix, tapissé de tissu doux et recouvert d'un pétale de rose. Tout était paisible et magnifique. Mais un soir, alors que la femme dormait, la fenêtre s'ouvrit en grinçant. Un vilain crapaud aux grands yeux humides se glissa à l'intérieur. Il vit Poucette endormie dans son petit berceau en noix et décida qu'elle ferait la mariée parfaite pour son fils. Le crapaud s'empara du berceau



avec la petite fille à l'intérieur et s'éloigna en sautillant de la chaumière. Traversant l'herbe, les ruisseaux et les flaques d'eau, le crapaud emporta Poucette jusqu'à son marais et la déposa sur un large nénuphar au milieu d'un étang. « Tu attendras ici jusqu'au mariage », croassa-t-il, avant de disparaître sous l'eau. Lorsque Poucette se réveilla le lendemain matin, elle se retrouva seule, entourée d'eau, de roseaux et d'un



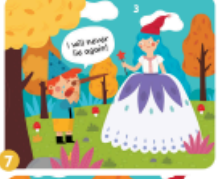
silence inquiétant. Elle se mit à pleurer. Elle ne savait pas où elle était ni comment s'échapper. Mais elle n'était pas vraiment seule : les petits poissons sous l'eau entendirent ses sanglots. Lorsqu'ils comprirent ce qui s'était passé, ils décidèrent de l'aider. Ils rongèrent la tige qui retenait le nénuphar, et le courant l'emporta lentement. Poucette se redressa, essuya ses larmes et fit un signe de la main aux poissons en signe



de remerciement. La feuille flottait doucement sur l'eau, les oiseaux chantaient et l'étang ondulait doucement. Poucette sourit. Elle était libre. Elle ne savait pas ce qui l'attendait : elle allait rencontrer une taupe, une souris, une hirondelle... et peut-être même un prince. Mais une chose était sûre : son cœur était fort et plein de courage. C'est ainsi qu'elle se lança dans une aventure qui allait changer sa vie à jamais.

Pinocchio

Dans une petite ville où, chaque matin, les rues s'emplissaient d'une odeur de bois et de sciure, vivait un vieil homme nommé Geppetto. C'était un sculpteur sur bois discret et au grand cœur qui fabriquait les plus belles marionnettes de bois de toute la région. Ses marionnettes arboraient des sourires joyeux, des visages peints et des bras articulés. Les enfants les adoraient, et Geppetto était heureux lorsque ses créations apportaient de la joie. Un soir, alors qu'il était seul chez lui et qu'il pleuvait dehors, il décida de sculpter une nouvelle marionnette à partir d'un morceau de bois spécial qu'il avait trouvé dans la forêt. Il travailla avec soin : il sculpta de petites jambes, des bras, des oreilles et enfin un nez joyeux. Lorsque la marionnette fut terminée, il la posa sur la table et dit : « Tu seras mon Pinocchio. » Puis il soupira et murmura doucement : « Si seulement tu étais un vrai petit garçon... » Cette nuit-là, pendant que Geppetto dormait, une lumière magique apparut dans son atelier. Dans cette lumière se tenait une belle fée aux ailes semblables à de la poussière de lune. Elle sourit, toucha le front de Pinocchio et dit : « Merci, Geppetto, pour toute la joie que tu apportes aux enfants. Ce soir, j'exaucerai ton vœu. » Puis elle agita sa baguette magique. Soudain, les yeux de Pinocchio s'illuminèrent. Il cligna des yeux, leva la main, bougea la jambe... et rit pour la toute première fois. Il était un vrai petit garçon, bien qu'il fût toujours fait de bois. Geppetto n'en croyait pas ses yeux. Ils s'étreignirent et rirent, comme un vrai père et son fils. Geppetto décida d'envoyer Pinocchio à l'école afin qu'il apprenne à lire, à écrire et devienne un garçon sage et bon. Pinocchio promit d'écouter et d'étudier. Mais il était curieux et un peu désobéissant, comme la plupart des jeunes garçons. Un jour, en rentrant de l'école, il rencontra un renard et un chat. C'étaient des filous qui voulaient les pièces d'or de Pinocchio. Ils essayèrent de le tromper avec des paroles mielleuses, mais lorsqu'il refusa de leur donner les pièces, ils devinrent cruels. Ils l'entraînèrent dans la forêt, le pendirent à un arbre et l'y abandonnèrent. Alors que Pinocchio était désespéré et affaibli, la fée apparut. Elle le sauva et le ramena chez lui. Elle l'allongea doucement sur un lit et lui demanda : « Que t'est-il arrivé, Pinocchio ? » Pinocchio avait honte de dire la vérité et inventa une histoire à la place. Dès qu'il eut fini, son nez se mit à grandir. D'abord un peu. Puis davantage. Et encore davantage. Pinocchio était effrayé. « Que m'arrive-t-il ? » s'écria-t-il. « C'est de la magie », dit doucement la fée. « Quand tu mens, ton nez révèle la vérité. » Pinocchio se mit à pleurer. « Je ne mentirai plus jamais, je te le promets ! Plus jamais ! » La fée lui caressa la tête et lui pardonna. Son nez reprit sa taille normale, et Pinocchio ressentit un immense soulagement. À partir de ce moment-là, il s'efforça d'être honnête et sincère, car il avait appris que la vérité valait toujours mieux qu'un mensonge.





Le Prince heureux

Au-dessus de la ville se dressait la statue du Prince Heureux. Elle trônait au sommet d'une haute colonne, le regard tourné vers tous les horizons. La statue était recouverte de fines feuilles d'or pur qui scintillaient au soleil, si bien que les gens levaient souvent la tête rien que pour l'admirer. Pour yeux, elle avait deux grands saphirs bleus qui brillaient comme des étoiles, et sur la poignée de l'épée à ses côtés resplendissait un rubis aussi rouge que le coucher du soleil. Quand les gens regardaient la statue, ils disaient : « Ce doit être le prince le plus heureux du monde. » Pourtant, personne ne savait qu'à l'intérieur de son corps de métal se trouvait un cœur de plomb qui ressentait la douleur de ceux qui souffraient. Un soir, une petite hirondelle survolait la ville. Elle était en route vers le sud, vers des contrées plus chaudes, mais s'était égarée loin de son groupe, alors elle décida de se reposer un moment. Elle aperçut la statue du prince et se posa à ses pieds pour y passer la nuit. Elle s'apprêtait à se blottir sous son manteau lorsqu'une grosse goutte d'eau tomba sur elle. L'hirondelle regarda autour d'elle, mais le ciel était dégagé, sans le moindre nuage. Puis elle leva les yeux et vit que le Prince Heureux pleurait. Ses yeux de saphir étaient remplis de larmes qui coulaient sur ses joues dorées. « Pourquoi pleures-tu ? » demanda-t-elle doucement. « Quand j'étais en vie, dit le Prince, je ne connaissais que la joie. Je vivais dans un magnifique palais où le chagrin ne m'avait jamais touché. Mais maintenant, d'ici, je peux voir le monde entier. Je vois des enfants affamés, des mères tristes, des maisons froides et des gens seuls. Et mon cœur se brise de chagrin. » L'hirondelle fut émue par ses paroles. Bien qu'elle fût fatiguée, elle décida de rester et de l'aider. Elle devint sa messagère. À la demande du prince, l'hirondelle survola la ville et se posa près d'un pauvre écrivain qui n'avait pas d'argent pour acheter du bois de chauffage ni la force d'écrire. Le prince lui envoya le rubis de son épée. Puis, nuit après nuit, l'hirondelle arrachait les feuilles d'or du corps du prince et les apportait à ceux qui en avaient besoin : des enfants malades, des familles affamées et des vieilles femmes. Jour après jour, le prince s'appauvriissait, mais devenait plus heureux. Et jour après jour, l'hirondelle s'affaiblissait. Le gel se fit plus vif, la neige recouvrit les toits, mais elle ne partit pas. Elle voulait rester auprès de son ami. Finalement, par un matin glacial, l'hirondelle tomba aux pieds du prince. Elle mourut en sachant qu'elle avait fait de son mieux. Le Prince, désormais dépouillé de son or, de ses saphirs et de ses rubis, ne resplendissait plus comme autrefois. Bientôt, les gens remarquèrent que la statue avait l'air grise, usée et terne. Ils décidèrent de la démonter. Mais le cœur de plomb qui restait ne pouvait être fondu. Il était trop solide, rempli d'amour. Dieu regarda la terre et dit à un ange : « Apporte-moi les deux choses les plus précieuses que tu puisses trouver. » L'ange rapporta le cœur du Prince Heureux et le corps de l'hirondelle. « Tu as bien choisi », dit Dieu. « Au Paradis, le Prince revivra, et l'hirondelle sera à ses côtés. Et ils seront heureux ensemble – cette fois pour toujours. »





Le garçon qui criait au loup

Il était une fois un petit berger qui vivait à la lisière d'un village entouré de collines verdoyantes et de pâturages. Chaque matin, il menait son troupeau de moutons en haut de la colline, où il restait assis toute la journée, à observer la campagne et à veiller à ce



qu'aucun mouton ne se perde. Au début, cela lui plaisait : il comptait les nuages dans le ciel, chantait des chansons, observait les oiseaux et écoutait le vent. Mais au bout d'un certain temps, il commença à s'ennuyer. « Toute la journée à surveiller les moutons », marmonna-t-il un jour. « C'est tellement ennuyeux ! Les villageois sont toujours au travail, et moi je suis ici tout seul... Mais si je leur offrais un peu de divertissement ?



Juste pour m'amuser. » Il dévala donc la colline en direction du village en criant : « Un loup ! Attention, un loup ! Un loup poursuit les moutons ! » Sa voix était si pressante que les paysans dans les champs lâchèrent leurs houes, saisirent des bâtons et se précipitèrent en haut de la colline pour venir en aide. Quand ils arrivèrent, ils regardèrent tout autour d'eux mais ne virent aucun loup. Le jeune berger se tenait au



milieu de son troupeau, riant aux éclats : « Vous auriez dû voir à quelle vitesse vous avez couru ! C'était trop drôle ! » Les paysans étaient furieux. « Ce n'est pas une blague ! » le réprimandèrent-ils, avant de retourner dans leurs champs, à bout de souffle et agacés. Le lendemain, le garçon s'assit à nouveau sur la colline et s'ennuya rapidement.



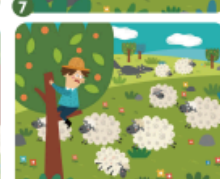
Il se souvint de sa farce de la veille et gloussa. « C'était vraiment marrant... Je vais recommencer ! » Il redescendit donc en criant : « Au loup ! Au secours ! Un loup poursuit mes moutons ! » Les gens paniquèrent à nouveau, abandonnèrent leur travail et se précipitèrent vers lui. Mais lorsqu'ils atteignirent la colline, ils ne trouvèrent que le garçon qui riait et les moutons qui paissaient paisiblement. Cette fois, les fermiers se



contentèrent de secouer la tête. « Quelle blague idiote... Plus jamais ça », grommelèrent-ils avant de partir. Quelques jours plus tard, alors que le soleil brillait



haut dans le ciel et que les moutons broutaient tranquillement l'herbe, un vrai loup apparut parmi les arbres. Ses dents étaient acérées, ses yeux affamés, et il se glissa plus près du troupeau. Le jeune berger pâlit de peur, bondit sur ses pieds et courut vers le village. « Au loup ! Il y a un vrai loup ! Au secours ! » cria-t-il aussi fort qu'il le pouvait. Mais cette fois, personne ne l'écouta. Les villageois se contentèrent de marmonner : « Il invente encore... On ne se laissera pas berner. » Voyant que personne ne venait, le garçon grimpa rapidement dans un arbre. De là, il ne pouvait que regarder, impuissant, le loup disperser le troupeau et emporter plusieurs moutons dans la forêt.



Quand tout fut fini et que le loup fut parti, le jeune berger retourna au village, la tête baissée. « Je suis désolé », murmura-t-il, « je disais la vérité... » Le doyen du village posa une main sur son épaule et dit : « Quand les gens cessent de croire à tes paroles, même la vérité ne suffit pas. » Et à partir de ce jour-là, le garçon ne fit plus jamais de blagues aux dépens de la confiance des autres. Il apprit que dire la vérité est plus important que de se moquer des autres.



Le petit bonhomme en pain d'épice

Un jour, dans une petite maison au bord de la forêt, vivait une vieille dame. Elle était gentille mais solitaire, et un matin, elle décida de préparer quelque chose de spécial pour se remonter le moral. Elle pétrit la pâte, l'épala et en façonna un bonhomme en pain d'épices. Elle lui fit des yeux en raisins secs, un sourire en glaçage et des boutons en bonbons. Lorsqu'elle le mit au four, elle se frotta les mains de joie. « Ce sera un si joli bonhomme en pain d'épices », dit-elle en souriant. Mais dès qu'elle ouvrit la porte du four, le bonhomme en pain d'épices sauta de la plaque, atterrit directement sur le sol et s'enfuit. « Arrête, bonhomme en pain d'épices ! » cria la vieille femme. Mais il ne se retourna même pas : il courut joyeusement dans la pièce et sauta par la fenêtre ouverte. Il courut sur la route en criant : « Je suis le bonhomme en pain d'épices, je cours comme le vent, cours aussi vite que tu peux, tu ne m'attraperas jamais, pas du tout ! » La vieille femme le poursuivit de toutes ses forces, mais il était trop rapide et s'échappa bientôt. Dans la prairie, il rencontra un cochon, qui voulut immédiatement le manger pour le dîner. « Mmm, tu sens si bon ! » grogna le cochon en se précipitant à sa poursuite. Mais le petit bonhomme en pain d'épices s'écria : « Je suis le petit bonhomme en pain d'épices, je cours comme le vent, cours aussi vite que tu peux, tu ne m'attraperas jamais, pas du tout ! » Le cochon soufflait et haletait, mais ne parvenait pas à l'attraper. Puis il rencontra une vache. La vache leva la tête paresseusement : « Hé, petit bonhomme, viens ici, laisse-moi te goûter. » Mais le petit bonhomme en pain d'épices se contenta de rire et de répéter sa comptine. La vache se mit à le poursuivre, mais elle était trop lente. Alors la vieille femme, le cochon et la vache se mirent tous à le poursuivre ensemble. Le bonhomme en pain d'épices était ravi de son ingéniosité, jusqu'à ce qu'il rencontre un cheval. Le cheval hennit : « Tu as l'air délicieux ! Je pourrais te manger comme en-cas ! » Mais le bonhomme en pain d'épices sautilla et répéta sa comptine une fois de plus. Le cheval se joignit à la poursuite, mais le bonhomme en pain d'épices les distança tous. Il se sentait invincible, filant à travers les champs, jusqu'à ce qu'il arrive à une rivière. Il s'arrêta. L'eau coulait à toute vitesse, et il ne savait pas comment traverser. C'est alors qu'un renard sortit des buissons, silencieux et rusé. « Pourquoi es-tu si inquiet, petit bonhomme en pain d'épices ? » demanda-t-il. « Je peux t'aider. Monte sur ma queue, et je te porterai de l'autre côté. » Le bonhomme en pain d'épices hésita, mais ses poursuivants se rapprochaient. Il grimpa donc sur la queue du renard. Il se mit à nager dans la rivière. « Assieds-toi un peu plus haut », dit-il, « pour ne pas te mouiller. » Le petit bonhomme en pain d'épices se déplaça sur son dos. « Encore plus haut », dit-il. Il grimpa donc sur sa tête. Et à ce moment-là – croque ! – le renard l'avalait tout cru. Et ce fut la fin du petit bonhomme en pain d'épices qui pensait que personne ne pourrait jamais l'attraper.



Le navet géant



Il était une fois une petite ferme où vivaient un grand-père et une grand-mère. Ils avaient un petit jardin où ils cultivaient des légumes, des fleurs et des herbes aromatiques. Un jour de printemps, le grand-père prit une toute petite graine dans sa main et décida de la planter en plein milieu du parterre. « Je vais planter un navet », dit-il, « et on verra comment il pousse. » Chaque jour, il arrosait le navet, arrachait les mauvaises herbes autour et lui parlait, en disant à quel point il avait hâte de le voir grandir. Et le navet poussa vraiment. Il grandit et grandit jusqu'à devenir si énorme qu'il était plus grand que le grand-père lui-même. Quand il vit à quel point il était énorme, il décida qu'il était temps de l'arracher. Le grand-père se plaça près du navet, l'attrapa fermement à deux mains et tira. Il tira, souffla, mais le navet ne bougea pas d'un pouce ! Il se gratta la tête et appela : « Grand-mère, viens m'aider ! Ce navet est plus fort que moi ! » La grand-mère accourut et se plaça derrière le grand-père. Il tenait le navet, elle tenait le grand-père par les épaules, et ensemble ils tirèrent. Ils tirèrent encore et encore, mais le navet restait toujours coincé dans le sol. « Appelons notre petite-fille », suggéra la grand-mère. Ils coururent donc vers la petite maison où la fillette jouait. Elle se précipita pour les rejoindre et se plaça derrière sa grand-mère. Le grand-père tenait le navet, la grand-mère tenait le grand-père, la petite-fille tenait la grand-mère – et ils tirèrent. Ils tirèrent encore et encore, mais le navet ne bougeait toujours pas. « Il nous faut quelqu'un de plus fort », pensa la petite-fille. Elle appela donc le chien, qui gardait la cour toute la journée. Le chien se joignit à eux : il tenait la petite-fille, elle tenait la grand-mère, la grand-mère tenait le grand-père, et le grand-père tenait toujours le navet. Ils tirèrent tous ensemble, mais rien n'y fit. Le navet restait fermement ancré dans le sol. « Ouaf ouaf », aboya le chien. « J'appelle la chatte ! Peut-être qu'ensemble, on y arrivera. » La chatte était assise sous le porche, en train de se lécher les pattes. Lorsqu'elle entendit l'appel, elle s'étira paresseusement puis courut prêter main-forte. Elle se plaça derrière le chien, qui tenait la petite-fille, qui tenait la grand-mère, qui tenait le grand-père, qui tenait toujours le navet. Et ainsi, ils tirèrent tous ensemble : le grand-père, la grand-mère, la petite-fille, le chien et le chat. Ils tirèrent encore et encore, et soudain – pop ! Le navet sortit enfin du sol ! Et comme ils avaient tiré si fort, ils tombèrent tous les uns sur les autres. Pendant un moment, ils restèrent allongés dans l'herbe en riant de leur chute. Puis ils se relevèrent, époussetèrent la terre et regardèrent l'énorme navet qu'ils avaient arraché. Il était plus gros qu'un lavabo ! « Quelle super équipe nous formons », sourit le grand-père. Et ainsi, grâce à la force combinée de chacun, ils transportèrent le navet jusqu'à la maison. Ce soir-là, ils préparèrent une soupe de navets, une salade et même une tarte. Et tout le monde était heureux, car même le plus gros des navets peut être arraché quand on travaille ensemble et qu'on s'entraide.



Voyage dans l'espace

Il y a bien longtemps, dans une forêt profonde entourée de grands arbres et de fleurs parfumées, vivait un petit ours nommé Peppy. C'était un ours joyeux et curieux qui voulait tout savoir : pourquoi les oiseaux chantaient, comment l'herbe poussait, et surtout ce qui se passait là-haut, au-dessus des arbres.



Un soir, alors que le soleil se couchait et que les premières étoiles apparaissaient dans le ciel, Peppy s'assit à côté de son père et observa le ciel qui s'assombrissait. Ses yeux brillaient à la vue des étoiles scintillantes. Il pointa sa patte vers le haut et demanda : « Papa, qu'est-ce qui brille si joliment là-haut ? »



Son père sourit et répondit : « C'est l'univers, Peppy. Il y a des étoiles, des planètes et tant de choses qui sont très loin de nous. »



Peppy réfléchit un instant, puis bondit et s'écria avec enthousiasme : « Papa, je veux aller là-bas ! Je veux aller dans l'espace ! »



Son père rit : « Oh, petit rêveur, alors vas-y, essaie ! Mais fais attention. »



Le lendemain, Peppy commença donc ses préparatifs. Il grimpa sur une grande échelle appuyée contre un arbre. Mais le ciel était encore loin. Il essaya de grimper plus haut – jusqu'à la cime de l'arbre – mais les étoiles restaient de minuscules points.



Il n'abandonna pas. Il fit son sac à dos et partit pour un long voyage vers la plus haute colline des environs. Il courut à travers les prairies, sauta par-dessus les ruisseaux, jusqu'à ce qu'il atteigne les nuages. Là, il s'arrêta, regarda autour de lui et s'écria joyeusement : « Me voilà, presque dans l'espace ! » Mais alors qu'il courait en avant, il trébucha sur une pierre, vacilla et dévala la pente. Lorsqu'il ouvrit les yeux, il était allongé sur une plage de sable chaud. Le soleil brillait, et au loin, la mer murmurait.



Peppy cligna des yeux et regarda autour de lui. À côté de lui se tenait un homme en combinaison blanche coiffé d'un casque doré : un astronaute.

« Bonjour, Monsieur l'astronaute », dit Peppy. « Pourriez-vous m'emmener dans l'espace ? J'ai tellement envie de le voir. »

L'astronaute sourit : « Bien sûr, Peppy. L'espace est pour tous ceux qui ont assez de courage et un grand rêve. »

Peppy enfila donc un casque, grimpa dans la fusée et, avec son nouvel ami, s'envola vers les hauteurs. Il vit la Terre d'en haut, ronde et bleue. Il passa à toute vitesse devant des planètes, des étoiles et des astéroïdes.

Il était ravi : son rêve était devenu réalité. Et même s'il retourna plus tard dans sa forêt, il n'oublia jamais que lorsqu'on a un grand rêve et de la détermination, on peut aller jusqu'aux étoiles.

Les trois petits cochons

Il était une fois une gentille maman cochonne qui vivait dans une petite maison au bord de la forêt. Elle avait trois petits cochons et elle était très fière d'eux. Ils étaient intelligents, en bonne santé et chacun avait ses propres rêves. Un jour, elle les appela et leur dit : « Mes chers enfants, le moment est venu pour vous de construire vos propres maisons et d'apprendre à vivre par vous-mêmes. » Les petits cochons dirent au revoir, firent signe à leur mère et partirent ensemble à la découverte du monde. Ils marchèrent joyeusement, pleins d'énergie, jusqu'à atteindre une belle prairie, où chacun décida de construire sa maison. Le premier petit cochon, espiègle et un peu paresseux, pensa : « Je vais construire une maison en paille, ce sera rapide ! » Il ramassa de l'herbe sèche, l'attacha ensemble et construisit une maison simple. Puis il s'allongea sous un arbre et se reposa en souriant. Le deuxième petit cochon était un peu plus travailleur, mais il voulait aussi finir vite pour pouvoir s'amuser le plus tôt possible. Il choisit de construire une maison en bois. Avec des planches et des branches, il assembla une petite maison. « C'est fait ! Maintenant, je peux faire la fête ! » dit-il joyeusement. Le troisième petit cochon était le plus sage de tous. Il savait qu'il était important d'avoir une maison sûre, alors il construisit une maison en briques. Le travail lui prit beaucoup de temps. Il transporta des briques, mélangea du mortier, construisit des murs droits et posa des fondations solides. Ses frères se moquèrent de lui : « Pourquoi travailler si dur alors qu'on peut déjà jouer ? » Mais il sourit et continua son travail. Au bout de quelques jours, la maison en briques était terminée : solide, confortable et sûre. Et juste à temps ! Un soir, un loup affamé se glissa dans la forêt. Il avait très faim et, lorsqu'il vit la maison de paille, il sourit : « Ça va être facile ! » Il souffla et la maison s'effondra en un instant. Le petit cochon effrayé courut vers la maison en bois de son frère. Le loup le suivit, souffla encore une fois et la maison en bois s'écroula comme un château de cartes. Les deux petits cochons coururent aussi vite que possible jusqu'à la maison en briques de leur frère. Ils claquèrent la porte et attendirent. Le loup arriva et rit : « Vous vous cachez ? Je vous aurai quand même ! » Il souffla une fois, souffla deux fois, mais la maison resta debout. Furieux, le loup pensa : « Je vais grimper sur le toit et descendre par la cheminée ! » Mais les petits cochons avaient placé une marmite d'eau bouillante sous la cheminée. Lorsque le loup sauta, splash ! il tomba dedans. Il poussa un cri, bondit hors de la marmite et s'enfuit pour ne plus jamais être revu. Et c'est ainsi que les trois petits cochons vécurent en sécurité dans la maison en briques. Ils s'entraidaient, jouaient joyeusement et n'oubliaient jamais que la patience, la sagesse et le travail finissent toujours par payer.



Le chat et le renard (fable)

Par une journée ensoleillée, alors que les oiseaux chantaient dans la forêt et que la paix régnait, une chatte marchait doucement sur la mousse. Elle était élancée, agile et avait un pelage blanc et soyeux. Elle cherchait simplement un endroit tranquille pour se reposer lorsqu'elle aperçut au loin une queue rousse qui lui était familière. C'était celle du renard, habitant fier, rusé et quelque peu arrogant de la forêt. La chatte s'approcha, sourit et le salua gentiment : « Bonjour, Monsieur le Renard, comment allez-vous aujourd'hui ? » Le renard se tourna lentement vers elle, plissa les yeux et la dévisagea de la tête aux pattes. « Tu oses me parler avec tant de désinvolture ? » dit-il d'un ton hautain. « Et dis-moi, de quoi es-tu capable ? Penses-tu vraiment pouvoir te comparer à moi ? » La chatte se sentit un peu gênée, mais répondit calmement : « Je ne sais pas grand-chose, Monsieur le Renard. Une seule chose : quand quelqu'un me poursuit, elle peut sauter dans un arbre. Là, elle est en sécurité. » Le renard ricana et éclata de rire : « C'est tout ? Un seul petit tour ? Ha ! Moi, j'en connais des dizaines ! J'ai des ruses, des cachettes, des fausses pistes... Si tu avais appris de moi, tu serais bien plus maline. » La chatte acquiesça sans répondre. Au lieu de discuter, elle jeta un coup d'œil vers l'arbre le plus proche. À ce moment-là, un bruit parvint de loin : des branches qui craquent, des pas lourds et des aboiements de chiens. Le renard pâlit. « Des chasseurs ! » s'écria-t-il en se mettant à courir dans tous les sens. « Que dois-je faire ? À gauche ? À droite ? Dans les buissons ? Ou sous la terre ? » Il était tellement désorienté qu'il ne faisait que paniquer. Pendant ce temps, la chatte bondit rapidement dans l'arbre le plus proche et se cacha parmi les branches. D'en haut, elle l'interpella : « Monsieur le Renard, si vous saviez faire ce que je sais faire, vous seriez déjà en sécurité ! » Mais le renard ne parvint pas à se décider à temps. Les chiens l'encerclèrent, et avant même qu'il ne comprenne, il fut capturé. La chatte le regarda disparaître entre les arbres et réfléchit en silence. Une fois de plus, le silence retomba sur la forêt. La chatte s'assit sur une branche et se dit à elle-même : « Parfois, il vaut mieux savoir faire une seule chose vraiment bien que de posséder de nombreux tours inutiles quand on est désorienté. » Et voilà la morale de cette fable : la sagesse et l'humilité valent plus que la vantardise et l'arrogance. Et la petite chatte blanche le savait bien.





Le Petit Chaperon rouge

Il était une fois une petite fille qui portait un bonnet rouge confectionné par sa grand-mère. Elle l'aimait tellement qu'elle le portait tous les jours. C'est pour cette raison que les villageois se mirent à l'appeler le Petit Chaperon rouge. Elle était joyeuse, gentille et toujours prête à rendre service. Un beau matin, sa mère l'appela : « Petit Chaperon rouge, c'est aujourd'hui la fête de ta grand-mère. J'ai préparé un panier avec un gâteau et de la tisane pour elle. Apporte-le-lui et n'oublie pas : tu dois aller directement chez elle, ne pas quitter le chemin et ne pas parler à qui que ce soit. »



« Ne t'inquiète pas, maman », répondit le Petit Chaperon rouge. Elle prit le panier et partit à travers la forêt. Le soleil brillait à travers les branches, les oiseaux chantaient et l'air sentait la mousse et les fleurs.



Alors qu'elle marchait, un loup surgit soudain des buissons. Il était grand, gris et avait des yeux brillants. Le Petit Chaperon rouge n'avait jamais vu de loup auparavant, elle n'avait donc pas peur.



« Où vas-tu, petite fille ? » demanda le loup d'une voix douce.

« Je vais chez ma grand-mère », répondit le Petit Chaperon rouge. « Elle habite dans une petite maison au fond de la forêt, et je lui apporte un panier de friandises. »

Le loup était rusé et imagina rapidement un plan. Il se dit qu'il pourrait d'abord manger la grand-mère, puis la petite fille.

« C'est très gentil », dit-il. « Pourquoi ne cueillerais-tu pas quelques fleurs pour ta grand-mère en chemin ? Elle serait sûrement ravie. »



« C'est une excellente idée », sourit le Petit Chaperon rouge avant de s'élancer parmi les arbres. Le loup n'attendit pas. Il prit un raccourci et se précipita vers la maison de la grand-mère. Il frappa à la porte et, d'une voix qu'il essaya de rendre semblable à celle du Petit Chaperon rouge, appela : « Grand-mère, je t'ai apporté un panier de friandises. »

Sans se douter de rien, la grand-mère ouvrit la porte, et à ce moment précis, le loup l'avalait toute entière. Puis il enfila sa chemise de nuit, mit son bonnet, s'allongea dans le lit et attendit. Peu après, le Petit Chaperon rouge arriva. Elle entra dans la maison et s'arrêta, surprise.

« Grand-mère, tu as l'air très bizarre aujourd'hui », dit-elle en s'approchant.

« Pourquoi tes oreilles sont-elles si grandes ? »

« Pour mieux t'entendre. »

« Et pourquoi tes yeux sont-ils si grands ? »

« Pour mieux te voir. »

« Et pourquoi ta bouche est-elle si grande ? »

« Pour mieux te manger ! » rugit le loup, et sur ces mots, il l'avalait elle aussi.



Peu après, un chasseur passa par là. Il entendit de forts ronflements venant de la maison et se dit que la grand-mère n'avait jamais ronflé aussi fort. Il jeta un coup d'œil à l'intérieur et vit le loup allongé dans le lit, le ventre très gonflé.

Silencieusement, il s'approcha, sortit son couteau et ouvrit le ventre du loup avec précaution. À sa grande surprise, le Petit Chaperon rouge et sa grand-mère en sortirent, saines et sauvées. Le chasseur emporta le loup, et le Petit Chaperon rouge retint la leçon : ne jamais parler à des inconnus et ne jamais s'écarter du chemin. Et ainsi, tout finit bien.





Le vilain petit canard

Au bord d'un étang bordé de roseaux où le silence n'était rompu que par le chant des oiseaux et le bruissement des feuilles, une maman canard était assise sur son nid. Avec patience et tendresse, elle réchauffait ses œufs en attendant que ses petits canetons éclosent. Un matin ensoleillé, les œufs se mirent à trembler et à se fissurer. Un à un, de minuscules canetons jaunes et gazouillants virent le jour et le nid fut rempli de vie et de joie. Mais le tout dernier œuf mit plus de temps à s'ouvrir et il en sortit un caneton bien différent des autres. Au lieu d'un duvet jaune tendre, il avait des plumes gris foncé et était plus grand et un peu plus maladroit que ses frères et sœurs.

« Mais quel est donc cet étrange petit ? » se demanda la maman canard. Elle essaya de l'accepter, mais les autres canetons se mirent à chuchoter et à se moquer de lui. Bientôt, ils ne l'appelèrent plus que le Vilain Petit Canard. Personne ne voulait jouer avec lui et tout le monde le repoussait. Le caneton était très triste. Il ne comprenait pas pourquoi il était différent ni pourquoi personne ne l'aimait. Un jour, il décida de partir. Il quitta l'étang et sa famille et partit seul à la découverte du monde. Il erra à travers les forêts, les champs et les prairies, dormant près des ruisseaux et cherchant un endroit où quelqu'un l'accepterait tel qu'il était. En chemin, il rencontra de nombreux animaux comme des poulets, un chat ou un chien, mais tous se moquaient de lui. « Regardez-le ! Comme il est laid et ridicule ! » disaient-ils. Le Vilain Petit Canard se sentait de plus en plus seul. L'automne arriva, les feuilles tombèrent et les jours devinrent plus froids. Un jour d'hiver glacial, alors qu'il se cachait près d'une rivière gelée, il leva les yeux et vit une majestueuse volée de cygnes volant vers le sud. Ils avaient de longs cous, des plumes blanches et se déplaçaient avec tant de grâce que le caneton les admira silencieusement.

« Si seulement j'étais aussi beau qu'eux », soupira-t-il.

Il endura l'hiver, blotti dans les buissons, affamé et épuisé. Enfin, le printemps arriva, le soleil redevint chaud et les cygnes revinrent. Le caneton avait honte de se montrer. Il se cacha parmi les roseaux, mais des enfants qui jouaient près de la rivière le remarquèrent.

« Regardez ! Un cygne ! » s'écrièrent-ils en le montrant du doigt.

Le Vilain Petit Canard n'en croyait pas ses oreilles. Il regarda dans l'eau et n'en crut pas ses yeux. Dans la rivière se reflétait une silhouette blanche au long cou et au plumage magnifique. Ce n'était plus le Vilain Petit Canard : il était devenu un cygne. Celui qui avait cherché toute sa vie à être accepté et aimé avait enfin trouvé sa place. Les cygnes l'accueillirent dans leur volée et les enfants applaudirent avec joie. Ainsi s'achève l'histoire de celui qui, autrefois différent, a trouvé sa véritable beauté.

1

2

3

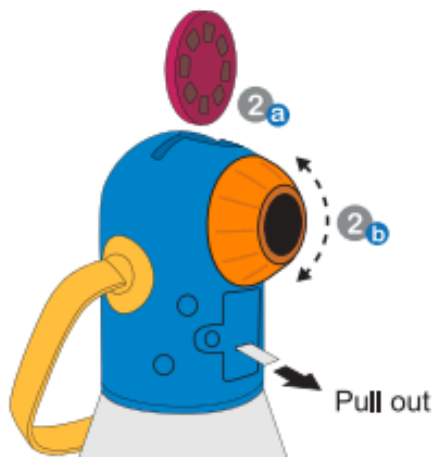
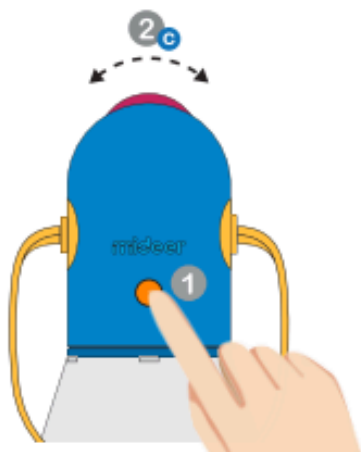
4

5

6

7

8



Mode d'emploi

1. Appuyez : Projection

- Appuyez une deuxième fois : Veilleuse
- Appuyez une troisième fois : Arrêt

2. a. Insérez le disque dans le bon sens

b. Tournez la bague pour régler la mise au point.

c. Tournez le disque pour changer de diapositive.

La surveillance et l'aide d'un adulte sont nécessaires lors de la première utilisation par un enfant.

